

Les dirigeants du P.C.F. prétendent que ce sont des mesures qui relèvent de la seule responsabilité du PCUS et qu'ils n'ont ni à les approuver ni à les désapprouver. La non-intervention est une doctrine qui d'une façon générale relève des fictions diplomatiques. Sur le plan strictement organisationnel, les dirigeants du P.C.F. n'ont pas à désigner les dirigeants suprêmes en Union soviétique ; mais n'ont-ils pas à donner un jugement sur ce qui vient de se passer, sur le *comment* tout comme sur le *pourquoi* ? Ils n'ont pas voté la mort des vieux bolcheviks, de Toukhatchevsky et des autres maréchaux soviétiques, de tant de révolutionnaires victimes de Staline, mais ils n'ont pas à l'époque dit que c'était une affaire intérieure, qu'ils n'avaient ni à approuver ni à désapprouver, ils ont hurlé à la mort comme des chacals.

Pour nous, nous laisserons le principe de la non-ingérence au niveau des rapports entre les Etats bourgeois, et nous disons, au contraire, que ces événements importants intéressent l'ensemble du mouvement ouvrier mondial. Le limogeage de Khrouchtchev n'est pas une affaire intérieure au P.C.U.S. Ses causes ont pour origine la crise de la société soviétique et du mouvement communiste international, et ses conséquences concernent le mouvement ouvrier dans le monde entier. En ce sens, la « non-ingérence » dans les affaires des autres ne peut en aucun cas régler les rapports entre partis ouvriers, mais ne sert qu'à escamoter des débats de fond et à interdire aux militants du parti de reprendre à leur compte des idées avancées par le P.C. italien, le P.C. chinois ou d'autres partis « frères ».

Les dirigeants du P.C.F. qui emboîtent pas à pas tous les tournants de

la politique de Moscou sont en réalité partisans de la non-ingérence à sens unique, laissant à la bureaucratie soviétique le soin de diriger seule l'ensemble du mouvement communiste. La revendication d'indépendance ne sert qu'à dissimuler le refus de la direction du P.C.F. de donner son opinion sur l'élimination de Khrouchtchev. Approuver cette élimination reviendrait à renier toute sa ligne politique passée, dictée par Khrouchtchev ; la désapprouver, c'est s'opposer à la nouvelle direction soviétique, ce que le B.P. ne veut en aucun cas. Cette position, qui se contente d'enterrer les faits, était déterminée avant le départ de la délégation. C'est pour cela aussi que l'envoi de la délégation à Moscou n'a rien apporté.

En fait cette délégation n'était qu'une délégation-bidon, destinée non à faire la lumière sur « l'affaire Khrouchtchev » mais à permettre au B.P. de continuer sa politique tout en essayant de fournir un simulacre d'explications aux membres du parti. Mais il semble déjà que cela ne suffit pas aux militants communistes, même à des membres haut placés de l'appareil. La discussion se développe à tous les niveaux du P.C.F. et ne fait que montrer la faillite des dirigeants.

Aujourd'hui, ceux-ci ne se sentent pas à l'aise ; ils désirent prendre quelque distance par rapport à leurs congénères soviétiques, mais les temps ont définitivement changé. Ils ne s'en tireront pas par quelques arguties. Ils sont pris dans les alèzes de l'agonie du stalinisme. Les militants qu'ils ont trompés si longtemps ne marcheront plus. Les appels au travail pratique apparaîtront pour ce qu'ils sont effectivement de la part d'une direction faillie, impuissante : une diversion pour gagner un peu de temps.

la suite de la hausse de la viande et du beurre, et des queues aux boulangeries en raison du manque de farine. La population a, plus généralement, été rassurée quant à la production de biens de consommation ; il n'est pas question d'y porter atteinte, lui a-t-il été dit. Pour les paysans on est revenu sur certaines mesures relatives aux lopins et au bétail privé. Des avances ont été faites aux technocrates. Pour les intellectuels, qui sont sans aucun doute à présent les plus critiques à l'égard des dirigeants, les nouveaux dirigeants ont eu des gestes qui se voulaient rassurants (libération du poète Brodsky, critiques de Lyssenko...). On aurait également éliminé Illychev accusé d'avoir manifesté trop de rigidité envers les écrivains et les artistes.

Le CC de novembre a, en outre, procédé à l'annulation de la réforme du PCUS opérée par Khrouchtchev à la fin de 1962, remplaçant l'ancienne structure par une division du parti en branche industrielle et branche agricole, une sorte de division entre un parti de bureaucrates des villes et un

parti de bureaucrates des champs. On revient à l'ancien système — ce qui permet de penser que cette réforme avait donné le contraire des résultats escomptés.

Autrement dit, en moins d'un mois, la nouvelle direction a montré qu'elle allait procéder à des réformes administratives, qu'elle pouvait accorder des concessions (ce qui veut dire aussi le cas échéant revenir sur certaines d'entre elles), mais qu'il n'est nullement question de porter atteinte au régime politique bureaucratique. Mais cette direction est faible, bien plus faible que les dirigeants qui, de Malenkov à Khrouchtchev, ont succédé à Staline. Elle est faible en face d'une société soviétique dans laquelle a disparu la peur du passé et dont les exigences, non seulement sur le plan matériel, mais aussi sur le plan de la pensée, de la liberté, vont grandissant. Elle est faible face à des Etats ouvriers et à des partis communistes étrangers dont la marge d'indépendance s'élargit sans cesse.

Pierre FRANK.

En ITALIE. — La direction du P.C. italien a, dès le début, pris une attitude critique envers les méthodes employées dans l'élimination de Khrouchtchev. Le dirigeant de la délégation, Berlinguer, n'a pas caché que celle-ci n'était pas allée à Moscou pour demander des explications, mais pour y exposer ses points de vue, ceux qui se trouvaient exposés dans le « testament » de Togliatti. Et il ajouta que les réponses données ne donnaient pas satisfaction :

« Avec une grande franchise, nous avons exprimé à nos camarades du P.C. soviétique les perplexités et les réserves que la manière dont ces changements ont été annoncés et présentés a soulevées dans notre parti.

» En ce qui concerne la manière et les moyens de développement de la vie démocratique et du débat politique dans la société soviétique, il apparaissait déjà, comme on l'a vu par le mémoire de Togliatti, que, sur divers aspects, nos positions ne coïncident pas avec celles des camarades soviétiques. Les discussions que nous avons eues à Moscou ont confirmé l'existence de ces différences. »

Si l'on passe aux Etats ouvriers, on constate d'abord le silence officiel de Cuba et de la Yougoslavie.

En TCHECOSLOVAQUIE. — Le président du parti a fait une déclaration dans laquelle on peut lire :

« La nouvelle de la libération de ses fonctions du camarade Khrouchtchev a été

accueillie par l'ensemble de notre parti et de l'opinion avec surprise et émotion. »

« Notre parti et notre peuple ont apprécié l'activité du camarade Khrouchtchev, liée aussi bien à l'application de la ligne générale du parti communiste soviétique dans la lutte pour la réalisation de la politique de coexistence pacifique qu'à la dénonciation des fausses méthodes de l'époque du culte de la personnalité. »

En HONGRIE. — Le C.C. a adopté une résolution dans une ligne similaire :

« Se fondant sur les informations reçues, le camarade Khrouchtchev, au crédit duquel on peut mettre la dénonciation du culte de la personnalité, étranger au socialisme, ainsi que l'élaboration de la ligne historique du parti de l'Union soviétique des vingtième et vingt-deuxième congrès et son rôle dans la lutte pour la paix et la sécurité internationale, n'était plus en mesure d'assurer le travail pratique que réclamait son poste élevé. Il est regrettable qu'il y ait eu des erreurs dans ses méthodes de direction et que celles-ci se soient multipliées en raison de son âge et à cause de sa santé altérée. »

En POLOGNE. — En ce qui concerne la Pologne, il faut noter que Brejnev et Kossyguine rendirent leur première visite à Gomulka, qui, avec la disparition de Togliatti, devient une sorte de doyen des P.C. non regroupés autour du P.C. chinois. La presse polonaise avait commencé par faire l'éloge de Khrouchtchev. C'est seulement après la rencontre entre les nouveaux dirigeants soviétiques et Gomulka que celui-ci approuva la décision des Soviétiques.

Les livres

LITTERATURE ET REVOLUTION

de Léon Trotsky⁽¹⁾

Le bilan culturel de la révolution soviétique est contradictoire : l'accession aux connaissances élémentaires de dizaines de millions d'individus qui savent maintenant lire et écrire est un acquis formidable. La très grande diffusion de la littérature classique, le prix modeste des livres, l'intérêt que portent de larges masses aux arts (théâtre, danse, musique), tout cela est le produit d'Octobre, et suffirait à le justifier.

Mais si nous portons nos regards, non plus sur l'ouvrier lisant du Tolstoï ou du Jules Verne, sur le jeune paysan apprenant la danse classique mais sur l'immense production littéraire, musicale et plastique de ces 40 dernières années, un sentiment mitigé nous envahit combinant l'horreur et la perplexité. Comment est-il possible de mener un peuple aux portes de la culture tout en créant des œuvres qui sont aussi éloignées de l'art que la musique militaire de la musique ou Paul Derouède de la poésie ?

Les périodes de grande tension sociale sont peu propices à l'épanouissement des arts. Il y a d'autres chats à fouetter et les forces humaines ne peuvent s'éparpiller dans trop de directions. On aurait pu penser que le faible niveau de l'art soviétique était le prix payé au gigantesque développement industriel, que les dirigeants en avaient conscience et attendaient d'une élévation du niveau de vie et de culture de la société une floraison artistique enfin digne du prolétariat au pouvoir.

On aurait pu le penser... Mais les bureaucrates se chargèrent vite de détromper les naïfs : tout méchant roman vantant les mérites du héros positif, dur au labeur, sobre et aimant d'un même cœur pur son tracteur et son épouse (légitime) était paré de l'auréole du réalisme socialiste. La construction de la société nouvelle ressemblait à une interminable noce où romanciers, cinéastes et peintres jouaient des airs entraînants et béats. A l'étranger, des équipes spécialisées étaient chargées de porter au pinacle les quelques militants dont le devoir était de faire du réalisme socialiste, et de jeter l'anathème sur tous les autres (cf. un célèbre article de la Nouvelle Critique « Feu sur la décadence » ! où l'amalgame littéraire ne le cédait en rien à l'amalgame politique des procès de Moscou).

Là-dessus arrive le sceptique de gauche. Il est doublement chargé. Son bras droit soulève avec peine une grosse valise bourrée de textes de Jdanov, Staline et Thorez. On y distingue l'« introduction aux littératures soviétiques » d'Aragon, une plaquette de Laurent Casanova et du Garaudy première manière.

De sa main gauche, il agite une serviette aux trois-quarts vides : il y a là du Khrouchtchev et du Garaudy deuxième manière. Dans une poche, la Bible entourée par le testament de Togliatti. « Expliquez-vous ! lance-t-il agressivement aux marxistes impénitents, dans la valise se trouvent les préceptes qui sont à l'origine de la nuit culturelle et artistique qu'a connue l'Union soviétique. On y explique les positions du Parti en art. On y montre ce que doit être le héros positif débordant d'enthousiasme et ayant la passion de l'héroïsme. On y définit l'écrivain comme « l'ingénieur des âmes ». Le résultat en a été une littérature mensongère et pompière, des tableaux pour firmes publicitaires et une musique du siècle passé !

« Considérez maintenant la serviette, continue-t-il triomphalement, Staline est mort, ses successeurs défendent des positions identiques. Khrouchtchev accable des mêmes sarcasmes la peinture abstraite, Evtouchenko, le jazz, Ehrenbourg, et la musique bruyante (?)... Il y demande un art engagé aidant le peuple à construire le communisme. Quant aux Italiens ou à Garaudy deuxième manière tout est bon : l'Eglise, Sartre, Kafka, Saint John Perse et Teilhard de Chardin ! »

« On peut donc conclure que sur le plan artistique le marxisme a totalement échoué : il est soit nuisible en étouffant toute création par une dictature mortelle du Parti, soit inutile en se contentant de commenter des auteurs au gré d'une politique opportuniste. »

Ce sceptique de gauche est très répandu en France, notamment parmi les intellectuels communistes qui, il y a quelques 15 ans, défendaient énergiquement les théories des deux sciences (bourgeoise et

prolétarienne) et du réalisme socialiste. Extrayés par le néant qui en resulta ils conservent le marxisme à usage économique et historique mais, surtout, a ne pas approcher des arts ou des sciences physiques...

La seule réponse convainquante à leur opposer consiste à leur faire lire l'ouvrage de Léon Trotsky récemment publié en France : « Littérature et Révolution ». Il s'agit d'un texte écrit en 1923 alors que Trotsky était encore le « prophète armé » et aurait eu la possibilité d'imposer ukases et décrets aux artistes.

L'idée fondamentale de sa pensée est que le Parti doit accorder une totale liberté d'expression à l'artiste. Aucune école ne peut avoir l'estampille officielle. Le problème essentiel est de faire assimiler la culture actuelle aux larges masses. Ce n'est qu'après cette assimilation sur une grande échelle, alors que la base matérielle du pays se sera considérablement développée et que la Révolution aura gagné d'autres pays qu'il sera possible de voir naître une nouvelle culture socialiste. Il a fallu des siècles à la féodalité puis à la bourgeoisie pour polir et affiner le patrimoine culturel qui est nôtre ; est insensé celui qui croit pouvoir rejeter cet héritage et concocter en quelques années ou même en quelques dizaines d'années une soi-disant « culture prolétarienne ».

Il est normal et utile que des groupes se créent pour discuter l'acquis, pour proposer de nouvelles voies en littérature, musique, etc., mais il faut toujours garder le sens des proportions, de la mesure. Il ne s'agit en rien de culture prolétarienne mais d'esquisses, d'exercices, peut-être de travaux préparatoires à ce qui sera bien ultérieurement une culture socialiste (et non prolétarienne car le prolétariat se sera évaporé en tant que classe).

Et pourtant cette attitude fondamentale extrêmement « libérale » et réfléchie n'a rien à voir avec un éclectisme vulgaire acceptant tout ou se désintéressant de tout. Le Parti peut juger telle ou telle école artistique en se gardant de toute méthode de commandement. Trotsky ne se fait pas faute de porter des jugements parfois assez sévères sur les écrivains ou poètes « compagnons de route » (Piliak, Essenine, les frères « Sérapiou », sur Malakovski, sur l'Ecole formaliste de poésie. Jamais il n'est blessant ; sa critique n'en paraît que plus mordante car bien ajustée et visant à rapprocher de la Révolution celui qui en est la cible au lieu de l'écraser du talon.

Il suffit de comparer la façon de Trotsky avec le verbe de Jdanov, s'adressant aux intellectuels de Leningrad en 1946 (dans les revues « Zvezda » et « Leningrad », Editions de la Nouvelle Critique). La critique littéraire et politique fait place à une litanie grossière, émaillée d'adjectifs à la Ychinsky pour se terminer en l'énumération des mesures policières prises par le C.C. contre les revues et les écrivains coupables. Le discours de Khrouchtchev à la rencontre des dirigeants du Parti et du gouvernement avec les représentants de la littérature et des arts (8 mars 1963, collection Etudes soviétiques) est d'une veine toute jdanovienne.

Mais Jdanov et Khrouchtchev ne représentent en rien la critique artistique marxiste. Ce sont des bureaucrates qui parlent d'art, le premier en intellectuel policier, le second en paysan parvenu inculte aux prises avec l'éveil de l'intelligentsia soviétique. On peut dire sans exagération que Trotsky a écrit les pages les plus pénétrantes qu'aucun marxiste (y compris Plekhanov) ait jamais écrites sur la culture prolétarienne, la politique du Parti en art, les rapports de l'art et de la Révolution.

La succession d'articles postérieurs à son ouvrage de 1923 publiés dans le même livre, témoignent de sa continuité de pensée. Trotsky lui-même était un artiste. Si la musique lui était étrangère, il était profondément sensible aux arts plastiques et possédait un talent d'écrivain exceptionnel comme s'en convaincraient ceux qui aborderont Trotsky par ce livre.

Lire « Littérature et Révolution » c'est se persuader que la méthode d'analyse marxiste a encore devant elle un immense terrain à féconder.

L. COUTURIER.

(1) Editions Julliard.